

Une très belle journée

— Par Stéphanie Kelly

Plus qu'une journée ! Plus qu'une journée et c'est fini !, me répétais-je en descendant le sentier poussiéreux qui conduisait à l'entrée de l'hôpital. C'était les premières heures du jour, mais le soleil brillait déjà fort et je sentais ses rayons darder sur mon dos. J'avais porté des colis, en particulier une grosse boîte de médicaments, et mes bras me faisaient mal. C'était le cinquième et dernier jour d'une campagne de soins médicaux gratuits en zone rurale, au Nigéria. Mes amis de la Famille *International* et moi-même assistions une équipe de médecins et d'autres professionnels de santé. J'étais restée debout pendant les quatre jours et les nuits avaient été très courtes. J'étais irritable et prête à rentrer chez moi. En croisant les longues files de gens qui étaient venus se faire soigner — nombre d'entre eux étaient arrivés avant le lever du soleil —, je n'avais qu'une idée en tête : prendre une douche et avoir une bonne nuit de sommeil. *Plus qu'une journée ! Je devrais pouvoir tenir un jour de plus...*



À l'intérieur de l'hôpital, je préparais la pièce pour les médecins, inconsciente des regards remplis d'espoir de toutes ces mamans qui, patiemment, serraient dans leurs bras et réconfortaient leurs petits malades. Je ne remarquais pas non plus les sourires reconnaissants des patients qui avaient été soulagés les jours précédents et qui étaient revenus pour le suivi de leurs soins. Je ne désirais qu'une chose : finir ma journée. Je courais un peu partout, énervée, contrariée... *Je savais ce que j'avais à faire, et j'avais bien l'intention de le faire. Mais de grâce, que personne ne se mette en travers de mon chemin !*

Seigneur, priaï-je, mon dos me fait mal, et mes pieds sont « en compote ». Je T'en prie, fais que cette journée passe vite ! ... Mais où sont les médecins ? Leur retard venait contrarier mon désir d'en finir vite.

Je sortis pour voir si l'un ou l'autre était en vue... Jésus en profita pour me parler, de cette voix si douce et aimante que j'entends souvent dans mon for intérieur.

— Stéphanie, qu'est-il écrit en 1 Corinthiens 13 ?

— Euh !... Sans amour, nos actions ne valent rien, répondis-je.

— Exactement. Tu aides les gens de façon physique, mais ils ont également besoin de guérison spirituelle. Ils ont besoin de voir Mon amour briller à travers toi, et de le sentir. Tu dois être Mon visage, Mes pieds et Mes mains, pour leur montrer Mon amour. Sans amour, tous tes efforts et tes sacrifices n'ont aucune valeur.

J'avais travaillé de longues heures — je m'étais sacrifiée « livrant mon corps aux flammes », (cf. 1 Corinthiens 13:3) — mais j'avais oublié le plus important. J'avais oublié d'aimer ceux que j'étais venue servir. Jésus, pardonne-moi, implorai-je.

Après ce petit rappel du Seigneur, tout sembla changer pour le mieux. Il m'aida à ralentir et à établir une connexion personnelle avec chaque patient.

Quelques minutes plus tard, constatant que les malades qui attendaient leur tour en chirurgie avaient l'air quelque peu stressés, je m'emparai d'une pile de petits posters et je les distribuai, en commençant par l'homme qui était en tête de file. Celui-ci lut le titre à haute-voix : « Pourquoi vous inquiéter ? Vous êtes entre les mains de Dieu ! » et tout le monde d'éclater de rire en réalisant qu'après tout, ils ne s'étaient pas mis entre les mains des chirurgiens, non, mais entre les mains de Dieu. Et assurément, Il avait les choses en mains. C'était cocasse, et Je me mis à rire avec eux. Soudain, mes douleurs avaient disparu, mon dos, mes pieds ne me faisaient plus souffrir... J'admirais le bleu du ciel, et la chaleur n'était plus aussi accablante. Je voulais jouir de cette belle journée, profiter de chaque minute pour donner le plus possible à ces braves gens qui étaient si démunis. J'avais voulu en finir avec la journée : à présent, je voulais qu'elle dure le plus *longtemps* possible, pour que je puisse donner tout l'amour possible, un peu de l'amour que Dieu m'avait donné.

Il y a trois sortes de donneurs : ceux qui donnent en rechignant, ceux qui donnent par devoir, et ceux qui donnent de bon cœur. Les premiers disent : « Il faut bien. » Les deuxièmes : « Je le dois. » Les troisièmes : « Je le veux. »

— Robert N. Rodenmayer, Thanks be to God (1960)